

CD. Poulenc : Gloria, Stabat Mater (Petibon, P. Järvi, 2012)

CD. Poulenc : Gloria, Stabat Mater (Petibon, P. Järvi, 2012)

... Pour le 50ème anniversaire en 2013 de la mort de Francis Poulenc, Patricia Petibon choisit deux cycles sacrés parmi les plus originaux dans l'oeuvre du compositeur. Chronologiquement, le Stabat Mater (1950) précède le Gloria (1959) : l'une et l'autre » accompagne » l'éclosion de son grand oeuvre sur la mort, l'opéra Dialogues des Carmélites (1957) dont la fin et le sujet central laissent déconcerté quant à l'acceptation du gouffre final. De fait, les épisodes du Stabat restent marqués par l'expérience la plus intense et la plus vive d'une foi insatisfaite, toujours inquiète voire parfois angoissée ; a contrario, le cycle tardif du Gloria, créé aux USA sous la baguette de Charles Munch, montre plus de recul et de distance, d'apaisement aussi dans la confrontation au sens profond de la vie humaine : la résolution s'achève dans un murmure confiant...

Sobre et déchirante prière de Poulenc

Dès août 1950, et en mémoire de son ami Christian Bérard, Poulenc compose un **Stabat Mater** d'une couleur très personnelle. Le 3 octobre, la partition est pleinement achevée. La lecture virginale de Poulenc est conforme à sa propre ferveur : intime, pudique, très émotive et plutôt méditative ; en rien démonstrative, son écriture rétablit surtout la place de la

mère accablée de douleur confrontée impuissante au sacrifice de son fils sur la croix. Debout se tenait la mère de douleur : *Stabat mater dolorosa* ...

Sur le plan formel, Poulenc revisite l'écriture polyphonique de la Renaissance totalement réinventée, le chœur à 5 parties de Lully. C'est aussi d'une certaine manière la préfiguration de l'opéra à venir ... Dialogues des Carmélites de 1957, la première grave et profonde immersion sur le thème central de la mort ... sujet essentiel dans son oeuvre et au coeur de sa foi. D'ailleurs, le début du III réutilise le n°10 du Stabat : *Fac ut portem...* où la soprano soliste entonne une déchirante prière... résonance troublante mais d'une cohérence organique qui unit les parties d'une seule ferveur globale. Les épisodes de pure gravité n'empêchent pas de superbes instants d'effusion bienheureuses (n°4 : *Quae moerebat*). Le Stabat mater est créé au festival de Strasbourg le 13 juin 1951.

Sous la direction vive, affûtée voire brute de Paavo Järvi, chœur et orchestre sans affectation expriment la sobre plainte collective et soliste d'une succession d'épisodes affligés (début d'une noirceur lacrymale avec l'entrée des basses plutôt lugubres), tel un retable au dépouillement de plus en plus marqué. La fin brutale à peine sereine recueille ce climat de tension irrésolue. Dans les 3 sections qui lui sont réservées (6,10,12), Patricia Petibon incarne l'affliction, trouvant des couleurs justes (élégance maniériste du *Vidit*



suum, soulignant les pointes de son extrême impuissance ; contrition tendue du Fac portem, de loin le plus bouleversant ; enfin, sans résolution fervente, le désespoir s'accomplit tel un acte ultime en vagues d'une intensité brûlante dans la dernière station : Quando corpus morietur)

Sans soliste, les Litanies confirme un travail remarquable sur le texte réalisé par le chœur : gravité, sobriété, lames tragiques et dignes d'une prière pleine d'intensité...

Même avis positif pour le **Gloria**, donc plus tardif. Porté par la réussite de son Stabat Mater précédent, Poulenc s'engage dans une nouvelle oeuvre chorale avec soliste : ainsi naît à partir d'avril 1959, son Gloria, écrit pour la fondation Koussevitzky. En 6 parties, l'oeuvre est l'expression d'une liberté pleinement assumée, s'écartant délibérément des oeuvres noires et dépressives : c'est un Vivaldi sanguin, ivre d'espérance qu'il revisite là encore. La partition est créée le 21 janvier 1961 sous la direction de Charles Munch. Puis en France sous la baguette de Georges Prêtre, le 14 février suivant. Le Laudamus Te puis le Domine fili unigente sont d'une légèreté presque insouciant, tandis que les Domine Deus et l'Agnus Dei (le plus long des épisodes) expriment au plus près l'intensité d'une foi ardente, exigeante, profondément vécue. Contrastée comme une partition baroque, le Gloria s'achève en une fin apaisée, preuve de la fin des tourments d'un Poulenc enfin pacifié, avec trompettes scandant la victoire finale. Spontanée, fouguese voire fiévreuse, la ferveur de Poulenc colore ses oeuvres sacrées d'une empreinte jamais conforme, mais a contrario authentiquement sincère : Patricia Petibon dans le Domine Deus Rex coelestis exprime idéalement tout le mystère divin. De toute évidence, chef, chœur, instrumentistes et solistes savent éclairer la sobre ferveur de la prière de Poulenc : sans fioritures, l'effusion cible immédiatement l'émotion requise sans oblitérer les gouffres et vertiges nés d'une angoisse sincère. Superbe réalisation.

Poulenc : Stabat Mater, Gloria, Litanies à la Vierge Noire. Patricia Petibon, soprano. Chœur et orchestre de Paris. Paavo Järvi, direction. 1 cd Deutsche Grammophon 479 1497.

Compte rendu, critique : Dialogues des Carmélites à Angers Nantes Opéra

[Compte rendu, critique, Opéra. Jusqu'au 17 novembre 2013, Angers Nantes Opéra](#) accueille la production de **Dialogues des Carmélites** de Francis Poulenc créée en février dernier à Bordeaux. Dans une nouvelle distribution, vocalement dominée par deux sopranos en état de grâce (Blanche et Constance, les deux plus jeunes Carmélites d'un plateau presque exclusivement féminin), le spectacle lyrique se révèle incontournable.

C'est comme un rêve ou un cauchemar éveillé, vécu du début à la fin par la jeune aristocrate Blanche de la Force : victime apeurée aux heures révolutionnaires. **La mise en scène de Mireille Delunsch** cerne au plus près les vertiges et les terreurs d'une jeune âme indécise, subitement foudroyée par la grâce divine (concrètement exprimée par la descente depuis les cintres d'une rangée de cierges scintillants faisant toute la largeur de la scène à Nantes), qui devient dès le troisième tableau, soeur Blanche de l'Agonie du Christ : reconnaissons à **Anne-Catherine Gillet** sa très fine incarnation de la jeune Carmélite qui désormais n'aura d'autre choix moral que de réaliser jusqu'à la mort et jusqu'au don de soi total, sa foi ardente, à la fois tendre et terrifiante. Aucun doute, à travers ce personnage fragile et fort à la fois, attendrissant voire bouleversant, toute l'interrogation de Francis Poulenc lui-même, sur sa foi, dans son rapport surtout à la mort, surgit sur la scène.

Blanche et Constance, deux jeunes âmes face à la mort ...

Aura-t-on vu ailleurs, semblable agonie terrifiée elle aussi quand la Prieure, expire convulsée par l'angoisse la plus violente que lui inspire le néant ? Encore une image saisissante où la faucheuse s'invite sur les planches et ne laisse rien dans l'ombre du doute qui habite Poulenc... Du livret de Bernanos, le compositeur fait un drame spirituel et psychologique époustouflant que met en lumière **la mise en scène toujours très juste de Mireille Delunsch.**

Plus apaisée et sereine, le visage rayonnant de la jeune et admirable **Sophie Junker** dans le rôle solaire lui, de soeur Constance : un esprit déjà préparé qui sait qu'elle mourra jeune dans une indicible ivresse pacifiée. La précision du verbe, l'élégance de sa déclamation rivalise en éclat et en sincérité avec celle de sa partenaire, Anne-Catherine Gillet : leur duo dans la blanchisserie (I) reste l'un des moments vocaux les plus sidérants de cette production : naturel, flexibilité, justesse émotionnelle, surtout intelligibilité idéale. Deux jeunes religieuses s'y dévoilent dans leur fragilité, leur angélisme tendre, leur innocence confrontée et inquiète.

S'agissant du plateau vocal, leurs consoeurs et confrères sont loin de partager un même éclat linguistique. Il n'est guère que la seconde Prieure, Madame Lidoine, paraissant au II (**Catherine Hunold**), qui atteint une égale vérité scénique (aigus filés piano, justesse du style), se bonifiant d'épisodes en épisodes, sachant accompagner et reconforter ses filles jusqu'à l'échafaud. Idem pour **Mathias Vidal** : son Aumônier proscrit, figure fantôme d'un monde perdu (fin du II), en impose lui aussi par son assise vocale, sa sûreté déclamée.

Avouons hélas notre réserve vis à vis du chef, continûment brutal et précipité, jouant les forte trop tôt dans une partition qui exige un sens aigu de la gradation expressive ; sa baguette sèche et systématique, proche d'une mécanique étrangère à toute rondeur intérieure, finit par expédier, par manque de subtilité, la ciselure de la plupart des récitatifs où doit se distinguer pourtant comme dans *Pelléas*, une maîtrise absolue de la prosodie.

Visuellement, la mise en scène reste sobre et sensible : c'est un travail très précis sur le sens d'un geste, l'interaction d'un regard, la présence permanente de la ferveur. D'évidence, l'expérience de la metteuse en scène, ex grande diva, de *La Traviata* à la folie dans *Platée*, chanteuse et actrice prête à tous les risques, pèse de tout son poids.

Grâce aux protagonistes que l'on vient de distinguer, l'ouvrage de Poulenc saisit par sa coupe dramatique intense, une course hâletante jusqu'au couperet, qui depuis son début, finit dans sa résolution par vous glacer le sang. Malgré nos réserves sur la direction du chef, le spectacle est une incontestable réussite. **A découvrir jusqu'au 17 novembre 2013 à Nantes puis à Angers. [Voir les dates précises, visiter le site d'Angers Nantes Opéra saison 2013-2014](#)**

Nantes. Opéra Graslin, le 15 octobre 2013. Poulenc: Dialogues des Carmélites. Anne-Catherine Gillet (Blanche), Sophie Junker (Constance) ... Mireille Delunsch, mise en scène. Jacques Lacombe, direction

Illustration :

Hervé Lacombe : Francis Poulenc (Fayard)

Livres. Hervé Lacombe: Francis Poulenc (Fayard)

Francis
POULENC



Hervé Lacombe

Fayard

Poulenc né en 1899, traverse tout le XXème siècle, en particulier l'histoire parisienne dont il suit étroitement au milieu des peintres et des poètes (Jacob, Eluard, Cocteau...) toutes les tendances stylistiques. C'est un cœur curieux, ardent, dynamique qui saisit les palpitations de la vitalité du Paris interlope pour nourrir son propre œuvre ; révolution cubiste avec Picasso, années Folles, crise de 1930, première et seconde guerres mondiales... le compositeur se dirige avec tempérament trouvant sa place, alliance de causticité, d'humour, de verve critique sur les autres et de dérision sur lui-même. La biographie très complète éditée par Fayard s'appuie sur un important travail d'analyse des sources les plus larges: lettres, archives, témoignages... Sur le plan des œuvres: Parade, la Sonate pour deux clarinettes, Les Biches, le Concerto pour deux pianos, le Sextuor, Les Mamelles de Tirésias, Dialogues des Carmélites..., sans omettre son oeuvre religieuse inspirée par une authentique foi intérieure, sont quelques uns des jalons d'une carrière artistique semée de profondes interrogations (ses fameuses crises de névrose anxieuse), où la mort est une question centrale, celles d'un homme tiraillé que ses pulsions pour les garçons (plutôt frustrées) n'adoucissent guère.

Hervé Lacombe

Francis Poulenc

Editions Fayard

Sa singularité fonde sa force comme sa fragilité, une nature dépressive qui éclaire et explique nombre d'œuvres dont *La Voix humaine*, composé sur un terrain dépressif aigu. Pour autant l'auteur définit remarquablement ce qui fait la singularité des caprices d'une écriture qui n'a jamais cessé de chercher sa voie, entre fantaisie, cocasserie, nostalgie néoclassique, sens de la modernité, émotivité lyrique, épure, sans omettre cette ambivalence d'un esprit pénétré par le sentiment de l'insécurité, de l'irritabilité, de la complexité ; qui cultive aussi la simultanéité d'expériences contradictoires. A cela s'ajoute, dans le terrain angoissé et dépressif précédemment évoqué, le goût de la versatilité des émotions, le règne de la réitération (proustienne), un flux cyclothymique des variations musicales; face à cet être des contradictions et des revirements pulsionnels dominé par ses instincts voire ses humeurs, dont le foisonnement des contrastes inspire une œuvre riche en miroir, le lecteur se trouve fasciné par les voies secrètes et personnelles de la création. Finalement, lecteur du philosophe Unamuno, Poulenc aurait pu faire sienne la conception concrète et réaliste qui fait de l'homme non pas cet individu de raison mais bien un pur animal versatile, affectivement insatisfait comme surtout dépendant. A contrario de ce que l'on dit chez d'autres compositeurs, ici les failles de l'homme inspirent constamment les évolutions de l'œuvre. Captivant.

Hervé Lacombe: Francis Poulenc. Editions Fayard. Parution: janvier 2013. 1104 pages. ISBN: 978 2 213 67199 4.